

## **Notre Père né psy est mort... Son fantôme nous hante encorps !**

Parler de *pernépsy*, c'est employer ce néologisme, forgé en novembre 1988, par Jean Allouch, dans son article *Perturbation dans pernépsy* [Littoral n° 26, pp. 63-84], grâce à une translittération acrosyllabique des « *trois entités dites majeures de notre clinique : perversion, névrose, psychose* » [Ibid., p. 77]. Il y déplorait que nous venions encorps « *gentiment [nous y] ranger à l'enseigne d'un père né psy comme d'autres sont nés coiffés ou avec le stérilet de leur petite maman dans la main.* » [Ibid., p. 77]

Il demandait : « *Ça a l'air de tourner rond ce pernépsy mais à quel prix ?* » [Ibid., p. 77] C'est ce prix qui nous a paru de plus en plus exorbitant, à entendre comme vous le voudrez. Il vient non seulement parasiter notre écoute, mais pire, il l'enferme, et la rigidifie dans des catégories présupposées, même si, *Grand Dieu*, nous nous en défendons... Athées, nous sommes, athées nous restons, sans même remarquer que nous sommes hantés par son fantôme. L'avant dernier livre de Jean Allouch, *L'ingérence divine I : Prisonniers du grand Autre* [Paris, EPEL, 2012], est des plus précis sur cette question de la seconde mort de Dieu, qui n'est toujours pas consommée...

Rester figés dans *pernépsy*, c'est accepter d'autoriser certains, trop certains, et parfois nous-mêmes, pour ne pas dire moi-même, à proférer des aberrations et des horreurs, aussi indignes que celles entendues lors de la controverse de Valladolid, du style : les dits psychotiques ne peuvent pas avoir d'humour, ni même de relation amoureuse (sic). *Ont-ils seulement une âme, qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?* Et je ne parle pas de l'amalgame bassement démagogique entre fous potentiels et meurtriers probables ...

Pour évoquer nos chemins en compagnie de Jean Allouch depuis plus d'un an et demi, d'abord par la lecture de ses textes successifs depuis 1986, puis par une rencontre montpelliéraine les 9 et 10 février derniers, je partirai du dernier écrit, qui nous a occupé après sa venue. Il est de Freud lui-même. Je reprendrai, ensuite, quelques-unes des passes et des impasses qui ont jalonné notre aventure. Ce furent souvent les mêmes.

Le 11 janvier 1956 au cours d'une séance sur *les psychoses*, Lacan discourt d'abord sur « *le propos fondamental de ces séminaires* ». Je cite la description de sa démarche, qui fut, en quelque sorte, aussi, un peu la nôtre : « *Quand on poursuit une marche pas à pas pendant un certain temps, on a toujours à la fin des murs devant le nez.* » [Paris, Seuil, 1981, p. 85]

Puis Lacan va tranquillement passer une bonne partie de sa séance à essayer de distinguer normalité (sic) et délire, en les personnes respectives de saint Jean de la Croix et de Daniel Paul Schreber. Le mur de démarcation, qu'il bâtit, sépare prose et poésie. Il accorde cette dernière au premier ; il la retire au second. Si le fameux Président, *caséifié* en paranoïaque par Freud lui-même, était plus théologien que mystique, n'en était-il pas pour autant poète ? C'est inlassablement avec la même suffisance, c'est-à-dire, la même insuffisance, qu'on assassine Monsieur Jourdain.

C'est continuellement le problème avec les murs : ils sont toujours les murs de la honte – notre honte biblique d'être nus, en vie, en vain. Ces murs de la honte, qu'ils fussent hier à Berlin, ou, aujourd'hui, en terre sainte pour les trois monothéismes : nous ne pouvons pas nous en passer, et ils nous empêchent de passer, de laisser passer...

Je commencerai donc par le dernier texte qui nous a (pré)occupés. Il s'agit d'une des correspondances épistolaires de Sigmund Freud au pasteur Oskar Pfister, datée du 25 novembre 1928. Le "Père né psy(chanalyste)" conclut sa lettre par ces mots : « *Je ne sais pas si vous avez saisi le lien secret qui existe entre l'"Analyse par les non-médecins" [1926] et l'"Illusion" [1927]. Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âme séculiers qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres.* » [Sigmund Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, trad. de l'allemand par L. Jumel, Éditions Gallimard, Paris, 1966, p. 183]

Jean-Pierre Holtzer nous en a offert la lecture, après que nous avons suivi Jean Allouch, dans sa proposition de délester la psychanalyse de son préfixe – c'est bien le cas de le dire – le préfixe psy de la psyché. Nous sommes là parfaitement en accord avec l'anticipation des *Cartels*, qui se réclament de l'analyse freudienne. Jean Allouch suit en ce sens une objection de Gérard Granel, qui souligne que le psy de la psyché fait dangereusement glisser nos pratiques et nos théories sur une pente par trop chrétienne, et vers « *la réduction moderne de tout mode de présence à un énoncé de la représentation* ». [*L'ingérence divine I*, op. cité, p. 177]

Ainsi déchargée du préfixe "psy", l'analyse freudienne se révèle être une spiritualité. Elle n'en reste pas moins une thérapie, pas une psychothérapie, certes, mais une thérapie tout de même, une thérapie de l'âme, une thérapie du *souci de soi* : l'*epimeleia heautou* socratique, rappelé par Michel Foucault. Dussions-nous pour cela repartir au désert sur les rives du lac Mariout, désormais aux portes d'Alexandrie en Égypte. Nous y retrouverions peut-être les *Thérapeutes*, autour de l'ère chrétienne, ces prenants soin de l'âme, un terme que Freud lui-même ne dédaignait pas, usant assez souvent du mot de *Seele*.

Il y a quelque temps déjà, Jacques Nassif nous a proposé d'abandonner dans nos pratiques et dans nos théories, les notions d'*esprit* ou de *psychisme*, pour ne pas parler de l'horreur de celle d'*appareil psychique*, et d'y préférer l'emploi du mot *âme*. Guy Siblac nous a tout de suite fait remarquer les difficultés byzantines, que nous ne manquerions pas de rencontrer, si nous devions soutenir une telle position, devant quelque autorité, déclarée dument compétente par l'État.

Nous n'en étions plus à une difficulté près. Après tout, l'âme n'est pas qu'une notion religieuse. Philosophiquement, elle est le principe de la vie végétative et sensible, elle est la cause qui anime les êtres, qui les met en mouvement(s). Dans ses *Cahiers*, Paul Valéry notait : « *L'âme : donner un sens à ce vieux nom de souffle.* » [tome I, XXVII, 721, Paris, Gallimard, *La Pléiade*, p. 1203] Celui-ci est le premier et le dernier mouvement de la vie, son alpha et son oméga...

Si Jean Allouch nous a entraînés vers une certaine spiritualité, c'est, me semble-t-il, toujours dans la même visée de désarrimer l'analyse freudienne de toute référence médicale. Dans son intervention, *Horizontalités du sexe*, proposée le 19 janvier 2002, à l'hôpital Sainte-Anne, à l'invitation du Cercle Freudien et d'Espace analytique, il conclut : « ... la coupure de la psychanalyse d'avec la médecine est aujourd'hui à radicaliser comme jamais. Certes, bien des énoncés psychanalytiques vont ainsi être rendus largement caducs. Ceci correspond au prix que nous devons payer pour que la psychanalyse redevienne ce qu'elle était : une pratique pariasitaire. » [jeanallouch.com/rubrique/8/articles.html, p. 17]

Comme Freud le remarquait dans sa lettre, un tel mouvement ne pourrait pas manquer de nous rapprocher des prêtres, que, comme il le soulignait, nous n'avons pas le droit d'être. Pour s'en défendre, Jean Allouch nous attire, dans son avant-dernier livre, *L'ingérence divine I : Prisonniers du grand Autre* [op. cité] du côté d'une érotique, dussions-nous, comme nous y invite Jacques Nassif, relire Bataille, malgré ou peut-être surtout, à cause de « la gêne [éprouvée par Lacan] à [son] endroit [...], [gêne] (parfaitement repérée par Sollers) » [L'ingérence divine I., op. cité, p. 122].

Le problème, aujourd'hui, n'est d'ailleurs pas tant du côté de la médecine. Cela fait déjà quelque temps, que la psychiatrie a rejeté *pernépsy* pour l'illusion statisticienne d'une apparence scientifique avec ses DSM successifs. Le danger n'y est pas moins grand. Dans son texte, *Jacques Lacan démantelant sa propre clinique*, [Imago Agenda, n° 138, Buenos Aires, 2010, p. 3], Allouch soutient, non sans raison, que, depuis Pinel et Pussin, le psychiatre est un *personnage bifide*, qui n'a toujours pas résolu ses rapports avec la neurologie, ni la question de savoir qui il sert, son patient ou bien l'ordre social.

Le dernier opus, le DSM V, considère ainsi qu'un deuil de plus de deux mois est pathologique ; pire, il introduit la notion de *syndrome de risque*, porte-ouverte pour le *syndrome de risque schizophrénique*, par exemple, à la prescription de neuroleptiques de nouvelle génération à des préadolescents, qui auraient le malheur de se faire entrer dans ces nouvelles grilles de cotation. Les laboratoires pharmaceutiques s'en frottent déjà les mains... Le problème, c'est toujours celui de Lacan entrant en enseignement contre l'ego-psychology, adaptative et normative, où l'analyse freudienne mortifiée perd son âme, c'est-à-dire son souffle.

Jean Allouch a mis en exergue de son texte, *Perturbation dans pernépsy* [op. cité], une citation d'Érasme. Le prêtre catholique humaniste considérait déjà, au tournant du XVI<sup>ème</sup> siècle, qu'il n'y avait pas de *non-fou*. Lacan est venu à l'analyse freudienne par la folie, c'est bien le cas *Aimée* qui lui en a ouvert la porte. C'est le cas Schreber qui, en lui faisant travailler *les psychoses*, lui a fait ébaucher *grand Autre* et *Nom-du-Père*.

C'est bien là où les questions de la folie, celle des femmes et des hommes pris et torturés par le langage, qu'ils habitent, et qui, pour autant, n'existe pas, qui nous ont occupés sur nos tortueux chemins de *pernépsy*. Ce sont bien elles auxquelles s'emploie, il me semble, depuis bien longtemps Jean Allouch.

Si ce sont le mouvement *queer* et les *gender studies*, qui lui ont permis, au tournant du XXI<sup>ème</sup> siècle, de faire sauter le verrou de *pernépsy*, en rendant caduque la catégorie de perversion, il revient, sans jamais vraiment cesser, vers les psychoses.

Son dernier livre sur *Schreber théologien*, tome II de *l'ingérence divine* [Paris, EPEL, 2013] en témoigne. Le plus ancien de ses textes, que nous avons travaillés, date de 1986. Il s'intitule *Vous êtes au courant ? Il y a un transfert psychotique* [Littoral n°21, octobre 1986, p. 89-110]. Il y écrit : « ... il s'agit du transfert et [...] le psychotique s'y inscrit exactement de la même façon que quiconque » [p. 89]. Je m'y attarde encorps.

Dans sa conférence au GRP à Marseille en 2003, *Nom-du-Père et structure*, [in *Structure, logique, aliénation*, Édition érès, Toulouse, 2011, pp. 28-29] François Balmès souligne à quel point : « *Bien loin de devoir être pensé d'abord sur le mode de la carence symbolique, du défaut, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique.* » Il n'y a, indubitablement, pas de non-fou !

La folie nous a ramenés à la pulsion. C'est la folie même du symbolique, que de tenter désespérément, sans jamais cesser, de couper, de séparer, de partialiser la pulsion. Avec la pulsion, nous avons retrouvé une érotique, celle de l'Éros primordial, Éros d'avant la sexualité, d'avant la séparation entre féminin et masculin. Il est vieux comme le monde, et donc bien *antérieur* à Aphrodite, et à son rejeton joufflu. Dans la *Théogonie* d'Hésiode, d'abord vient à la forme *Khàos*, et dans ce premier temps hors temps, *Gaïa* et *Éros*, *le plus beau des dieux immortels*. Une bouche béante, un ventre grouillant, et une poussée constante...

*L'Éros primordial* pousse les unités fondamentales à produire au jour ce qu'elles cachent obscurément en leur sein. Il ne réunit pas deux, qu'il séparerait par la sexualité, pour en faire un troisième ; il rend manifeste la multiplicité contenue dans l'unité. Face à l'énigme d'une poussée constante, nous ne cesserions pas d'errer entre le mythe de la psychanalyse qu'en a fait Freud, et le mystère du réel lacanien, dans son embrasement par le symbolique.

S'intéresser à la pulsion, nous a conduit à nous questionner sur son destin, c'est-à-dire aux mécanismes qu'elle met en branle, puisque nous errons en érotique. Dans *Horizontalités du sexe* (2002), Jean Allouch demande : « *Notre beau tableau clinique à double entrée, névrose, psychose, perversion, avec, chacune son mécanisme, Verwerfung, Verdrängung, Verleugnung, nous est-il bien utile ? Je crois, je dis que non ...* », répond-il [op. cité, p. 17].

En nous débarrassant de *pernépsy*, devons-nous jeter le bébé avec l'eau du bain, ou garderons-nous les mécanismes ? Forclusion, refoulement et déni ne seraient-ils pas toujours autant d'actualité, qu'il me le semblerait ?

Si *la psychose montre le vrai de l'humanité en proie au symbolique*, ne pourrions-nous pas (r)ouvrir le *procès* en re-jetant la forclusion ? Et émettre, sans plus jamais vraiment cesser, ni chercher à sous-maître, l'hypothèse d'un Nom-du-Père forclos, chez tout sujet, pris et torturé par le langage, qu'il habite, et qui, pour autant, n'existe pas ?

*Die Verwerfung* ferait alors un premier pas-de-côté. Ça ne cesserait d'avorter. D'avortons, d'animaux. Que (dé)faire alors et du déni et du refoulement ? Dénier la forclusion ? Refouler ce déni, à partir d'un refoulement, qui en deviendrait *a posteriori* originaire de la dite-forclusion ?

Nous avons à continuer, sans jamais vraiment cesser, à travailler ces questions. Nous ne pouvons pas nous passer d'élaborations théoriques, du moins de leurs mises en œuvre, plus, sans doute, que d'œuvres elles-mêmes, au risque de réduire sinon bien vite l'analyse freudienne à une pratique de guérisseurs.

Même en conservant les dits-mécanismes, quelle clinique pourrions-nous, alors, échafauder en lieu et place de *pernépsy* ? L'échafaud n'est jamais loin de l'échafaudage. C'est bien là le mur principal contre lequel nous avons buté : comment ébaucher une élaboration théorique, qui devrait cesser de penser par oppositions, tout en utilisant pour ce faire le langage qui n'en finit pas d'en créer ?

Dès son séminaire *Les psychoses*, Lacan déclare des choses stupéfiantes pour quelqu'un, qui va s'escrimer toute l'année à distinguer névroses et psychoses. Lors de la deuxième séance, le 23 novembre 1955, il dit par exemple ceci :

« *La chose qu'on oublie, c'est que le propre du comportement humain, c'est la mouvance dialectique des actions, des désirs, et des valeurs, qui les fait non seulement changer à tout instant, mais d'une façon continue, mais même passer à des valeurs strictement opposées en fonction des détours du dialogue. [...] La possibilité de la remise en question à chaque instant du désir, de l'attachement, voire de la signification la plus persévérante d'une activité humaine, la perpétuelle possibilité d'un renversement de signe en fonction de la totalité dialectique de la position de l'individu, est d'expérience si commune que l'on est stupéfait de voir cette dimension oubliée dès qu'on a affaire avec son semblable, qu'on veut objectiver.* » [op. cité, p. 32]

Jean Allouch propose, aujourd'hui, une clinique analytique du *divers*. Dans sa participation, *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?* [jeanallouch.com/rubrique/4/interventions.html], le dimanche 23 septembre 2012, lors du troisième congrès d'Espace analytique, à la table ronde intitulée *Clinique de la modernité*, il préconise à partir du fragment 64 d'Héraclite [τα δε πάντα οιακίζει κεραυνός, *ta de panta oiakizei keraunos* : *les tous, gouverne la foudre*] de traduire *ta de panta*, par les *divers*, plutôt que par un *univers* aussi totalisant qu'illusoire.

Je le cite : « *L'éclair révèle les tous, et donc qu'il n'y a pas d'univers, alors que, ajoute Lacan, l'on est "par notre position subjective", "obligés de penser le monde comme univers".* » [Ibid., p. 6] Il y poursuit l'exégèse proposée par Lacan au congrès de La Grande Motte, *Sur la passe*, le samedi après-midi 3 novembre 1973. Le praticien du 5 rue de Lille y déclarait : « ... τα δε πάντα, cette énonciation même, procède d'une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses, disons, pour ne rien dire de plus. » [ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php, p. 1477]

Je ne peux qu'acquiescer à cette traduction/trahison. Chacun a sa chose avec lui se mouvant, et ce n'est au mieux qu'à elle, que nous aurions quelque accès. Le sujet n'y apparaîtrait, sans jamais cesser, que d'y disparaître dessous.

Dans la suite de ce même texte, Jean Allouch interroge : « *Pour quelle raison Lacan a-t-il parlé non pas tant de Freud que de la chose freudienne ? Pourquoi, chez lui comme chez Heidegger, cette problématique de "la chose" qui l'a conduit jusqu'à dénicher das Ding dans Freud ? Réponse : on s'éloigne moins du divers en convoquant la chose freudienne qu'en en appelant à Freud. Ce n'était pas tant Freud qui parlait qu'une certaine chose elle-même parlante, la chose par Lacan dite "freudienne".* » [Dépathologisations..., op. cité, p. 6] Quid, alors, de la chose lacanienne ?

Les divers compliquent les tentatives d'élaboration théorique, et leur tendance à systématiser, pour ne pas dire à totaliser. Devrions-nous alors, par exemple, n'écrire que des monographies ? Les éditions EPEL ont créé une collection, intitulée *Monographie clinique*, où « *selon la méthode propre à la psychanalyse, chaque cas est étudié dans sa singularité et situé dans son contexte : documents biographiques, psychiatriques, juridiques et cliniques.* » [epel-edition.com/collection/8/monographie-clinique.html]

Les monographies montrent cependant vite leurs limites dans une compilation sans fin. Il ne va pas manquer quelqu'une ou quelqu'un, qui, un jour, va essayer de les ranger, de les a-ranger, et finalement de les catégoriser.

Pourrions-nous en écrire d'un autre style ? Pour cela, il nous faudrait arriver à conjuguer, en des mêmes mouvements, pour que ce soit dit *en passant*, une analyse et *notre* analyse... C'est une des autres impasses des passes – de "la passe" ? – que nous avons fréquentées.

Par, et pour, une érotique "primordiale", dans le cadre de *la mouvance dialectique* convoquée par Lacan tout à l'heure, je proposerais de radicaliser cette clinique du divers, en plaçant du divers, de la diversité, au sein même de chaque divers, et ainsi d'essayer de penser de façon dynamique la multiplicité latente contenue dans l'apparente unité.

Dès la séance inaugurale de son séminaire sur *les psychoses*, le 16 novembre 1955, Lacan dénonce le *mythe de l'unité de la personnalité*. Il pourfend par là le Moi de l'ego-psychology, mais *la méconnaissance de l'expérience la plus immédiate*, qu'il moque, est tout aussi conséquente à l'encontre de quelque unité structurelle.

Lacan fut-il structuraliste ? La question reste, pour ma part, ouverte. Il n'a jamais pensé, me semble-t-il, la structure qu'en relation avec le sujet, et dans cet impossible qu'est le réel. Le 20 novembre 1968, lors de la deuxième séance *D'un Autre à l'autre*, il est là-dessus des plus explicites : « *La structure est à prendre au sens où c'est le plus réel, où c'est le réel même. [...] La structure, c'est donc réel. Ça se détermine en général par convergence vers une impossibilité. C'est par ça que c'est réel.* » [Le Séminaire, livre XVI, Seuil, Paris, 2006, p. 30] Les structures ne réduiraient-elles pas à des effaçons, plus qu'à des façons, de n'être au monde, qui n'existe pas ?

Je cite plus largement le passage du 16 novembre 1955 : « Si l'on oublie le relief, le ressort essentiel de la psychanalyse, on en revient – ce qui est naturellement le penchant constant, quotidiennement constaté, des analystes – à toutes sortes de mythes formés depuis un temps qui reste à définir, et qui se situe à peu près à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Mythe de l'unité de la personnalité, mythe de la synthèse, mythe des fonctions supérieures et inférieures, confusion à propos de l'automatisme, tous ces types d'organisation du champ objectif montrent à tout instant le craquement, l'écartèlement, la déchirure, la négation des faits, la méconnaissance de l'expérience la plus immédiate. » [Ibid., p. 16]

Étant donné mon souhait par ces divers dans le divers d'élaborer sur l'expérience la plus immédiate, dans des aller-retour incessants entre élaborations et expériences, espérant retrouver dans ces mouvements, un peu de l'âme, du souffle, de l'analyse freudienne, je ne peux, pour être le moins malhonnête possible, que vous lire la suite du passage :

« Cela dit, qu'on ne s'y trompe pas – je ne suis pas ici en train de donner dans le mythe de cette expérience immédiate qui est le fond de ce qu'on appelle la psychologie, voire la psychanalyse existentielle. [...] L'enseignement freudien, en cela tout à fait conforme à ce qui se produit dans le reste du domaine scientifique – si différent que nous devons le concevoir du mythe qui est le nôtre – fait intervenir des ressorts qui sont au-delà de l'expérience immédiate, et ne peuvent nullement être saisis de façon sensibles. [...] Là comme en physique, ce n'est pas la couleur que nous retenons, dans son caractère senti et différencié par l'expérience directe, c'est quelque chose qui est derrière, et qui la conditionne. » [Ibid., p. 16]

Ce quelque chose, qui est derrière et qui la conditionne, ne serait-il pas l'inconscient freudien, lui-même ? Dans les dernières années de son séminaire, Lacan est allé reprendre le mot allemand chez Freud, lui-même. Dans ses écrits, ce dernier disait : *das Unbewusste*. Dans ses libres associations, Lacan y a entendu, traduit, trahit, en son français, : *l'unebévue*. *L'unebévue*, ce serait l'inconscient freudien déchargé de l'illusion mortifère de l'éternité.

Pour Jean Allouch, dans son livre *Contre l'éternité* [EPEL, Paris, 2009, p. 128], « *L'unebévue est l'inconscient délesté de l'éternelle jeunesse de Freud. L'unebévue offre à Sigmund Freud la possibilité de n'être pas privé de sa seconde mort.* » Dans *Situation de la psychanalyse en 1956*, année du séminaire sur les psychoses, Lacan proposait de s'employer à prodiguer à Freud « *les soins d'une sépulture décente* » [Écrits, Seuil, Paris, 1966, p. 486] Comment en offrir une, aujourd'hui, à Lacan lui-même ?

*L'unebévue*, ce serait l'inconscient strictement accueilli dans ses manifestations les plus ponctuelles : il n'y aurait rien de plus qu'*unebévue*, puis une autre bévue, puis une autre encore... trois petits points de suspension. La suspension, ce serait celle de nos jugements, de nos catégories, lorsque nous recevons et que nous écoutons un analysant.

C'est bien là la principale impasse que nous avons rencontrée, celle d'un grand écart impossible, aussi impossible que sauter par dessus son ombre, par exemple, grand

écart entre la nécessaire rigueur éthique du divers et l'impensable non-catégorisation, qu'elle implique. Catégoriser est culturellement naturel à notre jugement. Ce dernier, en outre, comme notre oreille, ne possède pas de paupière.

Je reprends *in extenso* la suite du passage des psychoses, de tout à l'heure : « *L'expérience freudienne n'est nullement pré-conceptuelle. Ce n'est pas une expérience pure. C'est une expérience bel et bien structurée par quelque chose d'artificiel qui est la relation analytique, telle qu'elle est constituée par l'aveu que le sujet vient faire au médecin, et par ce que le médecin en fait. C'est à partir de ce mode opératoire premier que tout s'élabore.* » [op. cité, pp. 16-17]

Comment alors tenter, sans jamais vraiment cesser, d'écrire, de décrire, une clinique analytique dynamique du transfert, tout en sachant son impossible, mais tout en gardant cependant l'enthousiasme, que procurerait l'espoir d'y parvenir ? Déjà, clinique analytique du transfert est un pléonasme : y aurait-il une autre clinique analytique ?

Comment, pour essayer de dépasser *pernépsy*, ou mieux, de le faire passer – du mythe individuel à celui d'une dynamique des instants –, pourrions-nous déterminer, au cours et au décours des séances, parfois dans une même séance, les temps, où ceux que nous recevons, et nous-mêmes, traversons un moment que l'on pourrait alors qualifier soit de psychotique, soit de névrotique, voire de pervers ?

Pour ce faire, nous nous sommes aidés, dans notre aventure, du texte de Jean Allouch, qui nous a ouvert *pernépsy*, même s'il est antérieur de deux ans à la parution de *Perturbation dans pernépsy*. Dans *Vous êtes au courant, il y a un transfert psychotique* (1986) [op. cité], où je peux entendre, aujourd'hui, que c'est le transfert qui serait psychotique, Jean Allouch différencie deux postures : *transférer* et *poser transférentiellement*. Il y range la première du côté des "névrosés", et la seconde du côté des "psychotiques" et des analystes. « *Cette formule conjoint, en un court-circuit, la mise au jour du transfert chez Freud et un énoncé repris de la lecture lacanienne de Schreber.* », écrit-il [op. cité, p. 90].

Aux moments, et seulement à ces moments-là, où celle ou celui, que nous recevons, pose transférentiellement, alors nous devons nous « *interdi[re] systématiquement [le systématique ment] toute interprétation au sens du jeu sur l'équivoque signifiante* » [Ibid., p. 100], et « *la folie à deux, [où] le partenaire est celui qui dit qu'en son témoignage le fou dit vrai.* » [Ibid., p. 99]

Tenter de repérer, lorsque l'analysant pose transférentiellement, est une des voies d'élaboration que nous avons, il me semble, à frayer. Jean Allouch précise que ce serait : « *... lorsqu'il nous fait le cadeau et l'honneur de nous prendre à témoin de son témoignage, nous demandant, ce faisant, d'en entériner la validité mais d'un lieu d'où il est exclu que nous puissions le faire.* » [Ibid., p. 101] Poser transférentiellement serait donc prendre l'autre à témoin de son témoignage, où le témoin, qu'il est lui-même, est à écrire « *t'es moins afin d'entendre ce que comporte immanquablement d'atteinte narcissique sa posture* » [Ibid., p. 100].

Si l'on poursuit la métaphore dans le transfert, en posant transférentiellement, l'analyste prendrait l'autre à témoin de son témoignage de « t'es (rien de) moins qu'une petite merde », que lui aurait appris, paraît-il, sa propre analyse, aussi bien terminée qu'interminable...

Personnellement, dans le transfert d'angoisse, que pour plus de clarté, et donc moins de relief, je qualifierai de psychotique, je ressens au-delà et/ou en deçà, de la seule pressante et oppressante angoisse que l'on dirait névrotique, celle d'une franche et totale dissolution, de toutes les fictions qui avaient semblé pouvoir tenir le cou jusque-là. À un bout, je parlerai de tension(s), de dureté(s), même si l'on peut s'y évanouir ; à l'autre, je suis tout simplement aspiré. *Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant...* chantait Baudelaire.

Nous pourrions peut-être ainsi essayer de passer d'une clinique de l'analysant, pris comme un objet objectivé plus qu'objectivable, à une réelle clinique du transfert, qui comprendrait encorps l'analyste, en tant que sujet, subjectivé plus que subjectivable. Elle nous obligerait à tenter de ne plus cesser de ressentir, de penser et de parler en analysant, pour que ce soit dit en passant.

Le *Littoral* n° 26 de novembre 1986, où figure cet article de Jean Allouch, s'intitule : *Clinique du psychanalyste*. Titre prémonitoire des chemins de notre aventure, si l'on y entend l'équivoque de ce du – du psychanalyste en l'occurrence, ou mieux de l'analyste freudien – entre génitif objectif et génitif subjectif...

Je vous remercie...

Luc Diaz *faciebat*,  
Castelnau,  
le mercredi 20 février 2013.